



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BROCHURES

Nº. 4978

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



1324 4840

BATAILLE
DE LOUVAIN



— o — o — o — o — o —

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE A.-N. LEBÈGUE ET C^e, 6, RUE TERRARCKEN

— o — o — o — o — o —

BATAILLE
DE
LOUVAIN

12 AOÛT 1831

~~~~~

SOUVENIRS D'UN VAINCU



BRUXELLES  
IMPRIMERIE DE A.-N. LEBÈGUE ET C<sup>e</sup>  
6, RUE TERRARCKEN

1873





## I

Avant de décrire les opérations du 12 août, dernier jour de la lutte des Belges contre l'invasion perfade des Hollandais, jetons un coup d'œil rapide sur les causes du succès éclatant de nos adversaires, succès qui amena leur armée victorieuse, bien organisée, bien conduite et très-supérieure en nombre, au cœur de notre pays, jusqu'à Louvain, tandis que, neuf mois auparavant, cette armée avait dû se replier sur le territoire néerlandais, vaincue et désorganisée, à ce point que le roi Guillaume, désespérant d'en finir, dut solliciter l'assistance de ses alliés, seuls capables, disait-il, de ramener la tranquillité dans ses provinces méridionales.

En vertu des VIII articles constitutifs du royaume des Pays-Bas, il leur rappela, dès le 5 octobre 1830, l'obligation de le soutenir, réclamant l'envoi immédiat du

nombre de troupes nécessaires à cet effet, et fit entrevoir que leur arrivée retardée pourrait compromettre, non-seulement les intérêts de son royaume, mais ceux de l'Europe entière. S'il n'obtint pas cet envoi de troupes, qui lui fut refusé le 17 octobre, comme tardif, par lord Aberdeen, il reçut néanmoins comme un bienfait le premier protocole de la Conférence de Londres, et la trêve, qu'il se promettait bien de violer selon les besoins de sa cause, devint l'instrument de son salut; l'intervention des cinq grandes puissances, confirmée par l'acte diplomatique du 10 novembre 1830, servit merveilleusement à le relever, car, tout en y puisant un moyen sûr de se mettre à l'abri du vainqueur, il gagna le temps nécessaire à la réorganisation de ses forces militaires. Dès lors, la position respective des deux pays changea et fut comme totalement renversée.

Le 5 août 1831, le temps de l'armistice avait été si bien mis à profit par la nation hollandaise, qu'elle se croyait en droit de dire qu'à ce moment c'était « *la Belgique qui était trop faible pour se défendre contre les troupes hollandaises, dont, enfin, l'ardeur, comprimée pendant neuf mois, trouvait un aliment sur le champ de bataille* (1) ».

Cette assertion était vraie, car les forces hollandaises venaient d'entrer, en armes, sur le territoire belge, en nombre considérable, de six côtés à la fois, depuis le Capitalendam, à peu de distance de la mer, jusqu'à la Meuse, près de Tongres (2).

(1) *Récueil des pièces diplomatiques relatives aux affaires de la Belgique et de la Hollande en 1830 et 1831.* — La Haye, Van Cleef 1831. — T 1<sup>er</sup>, p. 287.

(2) Ces six attaques furent dirigées par :

1<sup>o</sup> Le prince d'Orange, à la tête de l'armée principale, formée de quatre divisions actives, deux réserves de cavalerie (grosse et légère, 19 escadrons), et la réserve d'artillerie;

La majeure partie (35,000) de cette masse fut dirigée, en suivant une ligne centrale, sur l'armée de la Meuse, qu'elle combattit, le 6, dans les environs d'Hasselt, et, après la retraite de celle-ci, sur l'armée de l'Escaut, qu'elle rencontra, le 12, près de Louvain.

La trouée qui isolait nos deux armées, semble avoir été ouverte avec préméditation, afin de faciliter les opérations du prince d'Orange et en amener le succès.

La marine hollandaise, qui prit, dans trois de nos provinces, une part active à l'agression, nécessita une nouvelle dissémination de nos forces.

Dans cette situation, le petit corps d'armée de l'Escaut, placé sous le commandement du lieutenant général de Tieken de Terhove, marcha, le 11 août, de Louvain, à la rencontre de l'armée ennemie, forte de trois divisions, dont chacune lui était égale en nombre et bien supérieure en organisation; à ces trois divisions, il faut ajouter la brigade de cavalerie légère (7 escadrons), la réserve de cuirassiers (6 escadrons) et celle de l'artillerie (32 pièces).

Les Belges, après avoir enlevé à l'avant-garde de la division Meyer (la 3<sup>e</sup>) les villages de Boutersem et de Roosbeek, passèrent la nuit au bivac, sans vivres, la gauche occupant Lubbeek, la droite s'étendant jusqu'à Vertryck.

2<sup>o</sup> Le lieutenant général De Kock, commandant les forces qui opérèrent dans les Flandres;

3<sup>o</sup> Le lieutenant général Chassé, commandant les troupes occupant la citadelle d'Anvers et les forts voisins;

4<sup>o</sup> Le colonel d'Albain van Glessenhoven, commandant la colonne de marche de Berg-op Zoom, qui fut entièrement défaite à Capellen par le 12<sup>e</sup> de ligne;

5<sup>o</sup> Le lieutenant-colonel Veeren, commandant la colonne de marche de Breda.

6<sup>o</sup> Le général-major baron Roecop, commandant la colonne mobile de Maestricht, qui finit par occuper Tongres, après le départ du général Daine.

## II

Tel était l'état des choses le 11 août au soir, lorsque le prince d'Orange, qui avait pris depuis la veille des dispositions pour frapper un coup décisif, reçut à son quartier général, à Tirlemont, une dépêche du roi, son père, lui enjoignant de faire rétrograder son armée et de la ramener en deçà du territoire néerlandais, car il fallait éviter tout conflit avec les Français, qui venaient d'entrer en Belgique pour refouler l'envahisseur au-delà de ses frontières. (1)

A ce moment, le corps de Saxe-Weimar, composé de la 2<sup>e</sup> division et de la brigade de cavalerie légère, parti le 11 de Cumplich et des environs de Tirlemont, se trouvait établi sur la Dyle à Nethen, Bossut et Nodehais et le 12, à la pointe du jour, le duc, ayant passé cette rivière, était allé occuper la montagne de Fer devant Louvain. Arrivé là vers midi, il prenait à dos notre armée déjà complètement débordée sur sa droite. Ce mouvement avait donc réussi selon les prévisions du prince d'Orange.

Il en fut de même à la division Van Geen (la 1<sup>re</sup>), qui passa la nuit du 11 au 12 massée autour de Winghe-St-Georges, se mit en marche à l'aube du jour, surprit notre gauche, sous Niellon, près de Lubbeek et la mit en pleine déroute. Son avant-garde, sous le lieutenant-colonel Gey, poursuivit avec une demi-batterie à cheval et un détachement de lanciers, une partie des débandés du 9<sup>e</sup> de ligne jusque devant Louvain et descendit du Looberg dans

1) Thonissen. — *Etudes d'histoire contemporaine*, tome 1<sup>er</sup>, p. 92.

la plaine où elle établit ses pièces vers 6 heures et demie du matin. Les artilleurs de la garde civique de Namur, placés dans une redoute, hors de la porte de Diest, firent feu à très-grande distance sur cette troupe dont les boulets avaient tué quelques chevaux dans le bivac du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs à cheval.

Le prince d'Orange, pour soutenir l'attaque de Van Geen et profiter du succès probable de celui-ci, devait, à la tête de la division Meyer et des réserves de grosse cavalerie et d'artillerie, marcher directement de Boutersem sur Louvain et nous porter un rude coup pendant que le général Schuurman, avec la 1<sup>re</sup> brigade de la division Van Geen, s'avancerait droit sur la ville par la route de Winghe-St-Georges. Ces savantes combinaisons promettaient de trop heureux résultats pour que le prince d'Orange pût se décider à les abandonner, malgré l'annonce d'une armée française hostile, à portée du théâtre des opérations. Instruit d'ailleurs par ses affidés de l'état déplorable de l'armée du général Daine pendant sa retraite sur Liège, bien qu'elle ne fût point poursuivie, il espérait désorganiser aussi celle de Tieken, l'accabler sous le poids de sa supériorité numérique et l'enserrer dans Louvain ; il prit donc, de concert avec son frère, la résolution de laisser se dérouler les opérations prescrites pour la journée du 12 août 1831 ; mais la réussite de son plan fut dérangée par l'insistance de sir Adair, intervenant au nom de la conférence de Londres ; le prince convint avec le diplomate anglais d'une suspension d'armes, sous condition que la ville de Louvain, évacuée par les Belges, lui serait remise dans les vingt-quatre heures. L'observation scrupuleuse de la convention renversait cette fois, pour le général en chef hollandais, l'espoir fondé d'anéantir rapidement

notre petite armée de l'Escaut ou de la faire prisonnière ; il ne put se résoudre à ce sacrifice et, malgré l'acceptation ostensible de l'armistice, il continua la marche en avant de ses troupes, dont il cherchait à opérer la jonction avec celles du duc de Saxe-Weimar.

Après cet aperçu sommaire, suivons la marche des événements.

### III

La nuit du 11 au 12 août se passa pour les troupes belges dans la plus grande sécurité, mais sans qu'aucune distribution ne fût faite.

Le 12, à la pointe du jour, quelques charrettes chargées de pain arrivèrent, mais il fut impossible de le délivrer aux compagnies, parce que, en même temps que la division Van Geen à Lubbeek, la division Meyer avec la réserve de grosse cavalerie (3<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> cuirassiers) avaient commencé l'attaque contre notre droite (brigade de l'Escaille et Clump) et contre notre centre (brigade de gardes civiques Van Coekelberghe) dont la droite était bien liée aux deux brigades précédentes. Notre gauche, au contraire, formée par la brigade Niellon (2<sup>e</sup> chasseurs à pied et 9<sup>e</sup> de ligne) avait laissé un intervalle vide de troupes entre elle et la garde civique de Van Coekelberghe, intervalle que celui-ci fit observer par 2 bataillons. Un brouillard très-épais favorisa les mouvements d'attaque de Lubbeek. L'ennemi, débordant notre gauche et le chef du bataillon extrême voyant à travers le brouillard s'avancer les lanciers hollandais, fit former le carré contre la cavalerie. Pendant cette formation, ce bataillon du 9<sup>e</sup> de ligne fut

écrasé, à 200 pas, par la mitraille d'une demi-batterie à cheval qui s'était avancée, masquée par ces lanciers. Chargé par eux et par les canonniers à cheval, ce malheureux bataillon se dispersa, laissant le terrain couvert de ses morts, et aux mains de l'ennemi une centaine de prisonniers. Le bataillon voisin fut défait à son tour, désastre presque inévitable, l'ennemi étant sur ce point trop supérieur en artillerie.

Van Geen avait 12 pièces pour attaquer Niellon qui ne pouvait lui en opposer que deux. Cette supériorité et une impulsion vigoureuse et intelligente, sont les causes de la défaite complète de la brigade de Niellon, auquel il aurait fallu adjoindre pour le moins la batterie de de Ryckholt tout entière.

La brigade Niellon fut poursuivie dans la direction de Louvain par les lanciers et la demi-batterie à cheval commandée par le premier lieutenant Van Oudermeulen, et dans la direction de Pellenberg, par la brigade Favauge (2° de la division Van Geen) avec la batterie Meyl, qui harcela par la mitraille nos deux bataillons de gardes civiques et les força à se retirer.

Lorsque le général Van Coekelberghe vit se dessiner ce mouvement de l'ennemi, il voulut l'arrêter, parce que, maître du village de Pellenberg, Van Geen se serait trouvé dans une position dominante très-dangereuse pour nous. Il mit en mouvement ses sept bataillons (environ 2,000 hommes) de garde civique pour attaquer le flanc gauche du général de Favauge à la poursuite de Niellon avec quatre bataillons. Ce mouvement offensif dirigé sur le point d'où partait la fusillade avait pour but de dégager le 2° chasseurs à pied qui supportait seul l'effort de la brigade de Favauge. Le régiment Van der Stegen

marchait déployé; le régiment Van den Branden l'appuyait formé en colonnes. Son artillerie (batterie Eenens) avait jusqu'alors dirigé son feu conjointement avec les batteries de Ryckholt et Lauwerys sur la division Meyer débouchant sur Boutersem. Ce feu fut interrompu pour appuyer le mouvement des gardes civiques et, après une courte marche, il fut repris dans une direction inverse contre la brigade de Favauge et la batterie Meyl, qui, envoyée en avant par le général Van Geen, avait déjà commencé à tirer le canon contre la garde civique bruxelloise. La marche offensive de ces sept bataillons, bien qu'elle ne les eût pas mis en contact avec l'ennemi, fut très-utile à Niellon; elle suspendit pendant quelque temps la poursuite de la brigade de Favauge, qui s'arrêta et se forma pour résister à l'attaque dirigée sur son flanc gauche.

Ce retard donna le temps au 2<sup>e</sup> chasseurs de prendre des dispositions de défense et à la batterie Lauwerys celui de gravir la hauteur, et, lorsque Favauge se remit en marche, il fut battu en tête par le feu de cette batterie.

Le mouvement rétrograde de la droite (Clump et de l'Escaille), pour prendre position plus près de Louvain, allait mettre la brigade Van Coekelberghe entre deux feux, celui de la division Van Geen, contre laquelle elle était engagée, et celui de la division Meyer, qui s'avancait sur le terrain abandonné par les brigades Clump et de l'Escaille.

Le général Van Coekelberghe arrêta le mouvement offensif et dirigea ses bataillons de gardes civiques vers la chaussée de Louvain qu'ils longèrent entre Lovenjoul et Corbeek-Loo. Pendant ce parcours, ils passèrent par un bas-fond sous le feu de l'artillerie de leur brigade battant



celle de l'ennemi qui occupait la hauteur. Les gardes civiques avaient, pendant ces mouvements, conservé beaucoup d'ensemble et une bonne contenance. Ils furent placés en seconde ligne à l'aile droite repliée à hauteur de Corbeek-Loo; puis ils reçurent tout à la fois l'ordre d'aller occuper le Looberg et l'annonce qu'un armistice allait se conclure; mais l'ennemi ne cessa de marcher sur nous; le général Van Geen continuait à diriger sa deuxième brigade sur le village de Pellenberg dont il se rendit maître après la retraite du 2<sup>e</sup> chasseurs, tandis que la 1<sup>re</sup> brigade de la garde civique était continuellement inquiétée par les boulets de Meyl, même après avoir pris la position qui venait de lui être assignée et où elle tint ferme (1), bien que déjà privée de sa propre artillerie; car le Roi avait instantanément, et de vive voix, ordonné au capitaine Eenens de rentrer dans Louvain, d'y prendre le commandement des pièces de grosse artillerie, en batterie sur les boulevards, de s'assurer que ces pièces étaient en état de faire feu, et de protéger, s'il y avait lieu, la rentrée de l'armée dans la ville.

La brigade Van Coekelberghe fut envoyée du Looberg dans le bois d'Héverlé. Le général, en s'y rendant, s'approcha du faubourg de Namur, afin de faire prendre de l'eau aux gardes exténués de soif et qui, depuis la veille, n'avaient pris aucune nourriture.

#### IV

La batterie du capitaine de Ryckholt (3<sup>e</sup>), qui ouvrit le feu la première, le 12 de bon matin, sur les Hollandais débouchant de Cumptich, avait lutté pendant près d'une

(1) Voir Niellon, p. 250.

heure avec une admirable tenacité contre l'artillerie de la division Meyer et une demi-batterie à cheval; ses pièces furent très-maltraitées à cause de la grande supériorité du nombre de celles de l'ennemi. Pendant ce combat d'artillerie, un officier de l'entourage du prince d'Orange lui ayant dit qu'il s'exposait trop reçut cette réponse : « *Les artilleurs belges sont trop maladroits pour m'atteindre.* » Un instant après, le cheval du prince fut abattu par un des boulets de la batterie de Ryckholt, et la maison près de laquelle il se tenait, la dernière de Bausersem vers Louvain, fut incendiée par un obus.

Le prince signale, dans son 9<sup>e</sup> bulletin au Roi, son père, la longue résistance de l'artillerie belge, qui l'empêcha de déboucher du village pour nous attaquer de front, ce qui n'aurait eu, dit-il, d'autre résultat que de faire répandre inutilement beaucoup de sang. Le prince ordonna donc de nous attaquer sur les deux flancs, pour nous forcer à la retraite. A peine le capitaine de Ryckholt avait-il fait quelques pas, qu'il vit l'ennemi en nombre sur sa droite; il lui envoya plusieurs salves de mitraille, qui le tinrent à distance; il put alors continuer tranquillement sa marche dans la direction de Louvain.

En deçà des hauteurs de Pellenberg, la 3<sup>e</sup> batterie se plaça à la droite de la 1<sup>re</sup>, tira quelques volées, puis alla à la gauche de la route se placer sur la hauteur. Lauwerys en fit autant à la droite.

Une batterie ennemie occupa l'emplacement que venait de quitter la batterie du capitaine de Ryckholt; un combat d'artillerie s'engagea et le feu cessa, par la retraite de l'ennemi.

Un armistice ayant été conclu, la 3<sup>e</sup> batterie rentra dans Louvain, reçut l'ordre de suivre le boulevard à droite

et y prit position; elle fut canonnée plus tard par une batterie à cheval, qui vint, avec une grande témérité, affronter les nôtres, placées sur les boulevards; ce défi lui coûta cher.

La 3<sup>e</sup> batterie avait perdu, au feu, près de la moitié de ses attelages, réduits à quatre chevaux. Quelques tirailleurs qui, plus tard, cherchèrent à l'inquiéter, furent mitraillés et, très-tard dans l'après-midi, de Ryckholt reçut l'ordre de se diriger vers la porte qui conduit à Malines.

V

Lorsque la brigade Clump fit son mouvement rétrograde pour aller soutenir la brigade Niellon, la batterie Lauwerys (1<sup>re</sup>) se retira en faisant un feu lent mais suffisant pour contenir la division Meyer dans sa poursuite du 12<sup>e</sup> de ligne et des gardes civiques repoussés de Boutersem. Pendant que la manœuvre en retraite par demi-batterie s'exécutait dans la plus grande régularité et comme sur le terrain de manœuvres, le capitaine Lauwerys reçut du colonel de Liem, qui commandait en chef l'artillerie belge, l'ordre d'aller se placer sur les hauteurs de Pellenberg, afin d'arrêter la marche de la brigade de Favauge.

En se rendant à travers champs vers cette hauteur, le capitaine Lauwerys vit à sa gauche des lanciers hollandais, marchant vers Louvain, qui semblaient vouloir le couper de cette ville. Il fit feu à grande distance sur cette cavalerie. Elle battit immédiatement en retraite; mais s'apercevant du départ, dans une direction divergente,

de la batterie qui venait de la canonner, elle se remit en marche vers la chaussée de Tirlemont à Louvain par un autre chemin qui la déroba mieux à la vue, et ce mouvement la fit arriver à portée de la batterie Rigano (10<sup>e</sup>), qui s'était établie dans une excellente position, remarquée la veille par le capitaine en y passant, tout près de la borne 32 vers Louvain. Bientôt les lanciers hollandais vinrent se former devant la 10<sup>e</sup> batterie à environ 1,000 pas. Le capitaine Rigano commanda de pointer à cette distance, mais quelques voix se firent entendre, disant : « *Ce sont des Belges,* » et les lanciers ne faisant aucun mouvement hostile, Rigano se borna à avoir ses pièces parfaitement pointées sur eux.

Alors arriva au galop, à travers champs, venant obliquement du côté droit sur la batterie, un cavalier avec chapeau militaire; le capitaine galopa vers lui, demandant : « *Sont-ce des Belges ou des Hollandais?* — Parbleu, ce sont » *des Hollandais!* » Ce cavalier ~~était~~ le comte Victor de Cruquembourg qui venait de reconnaître sur ce point la position de l'ennemi.

Rigano commanda feu à la première pièce, l'on vit une trouée et un désarroi dans la cavalerie ennemie; les canonniers poussèrent un hurrah et le feu continua régulièrement pendant que les lanciers tournaient bride et poursuivaient leur fuite jusque dans Tirlemont, traversant Boutersem à fond de train et dans la plus complète débandade.

Après un court laps de temps, les lanciers, qui avaient disparu, furent remplacés par une batterie d'artillerie, commandée par le capitaine Van de Wallé, dont les premiers coups de canon, tirés à mitraille, n'arrivaient qu'avec peine jusqu'à notre 10<sup>e</sup> batterie, qui continua son feu à boulets.

Environ vingt minutes plus tard le colonel de Liem vint donner l'ordre de cesser le feu, ce qui eut lieu un moment après.

La batterie Van de Walle, à laquelle Rigano ne ripostait plus, diminua insensiblement son feu et finit par l'éteindre.

C'est alors que le comte de Cruquembourg revint envoyé en parlementaire; il demanda un trompette que Rigano lui donna et il les accompagna jusqu'à environ 50 pas de sa batterie.

Le colonel avait pris son mouchoir blanc à la main; il arriva jusque dans la batterie hollandaise qui recommença à tirer dès qu'elle l'aperçut, et ne cessa qu'après que le comte Cruquembourg fut parvenu entre ses pièces.

La 10<sup>e</sup> batterie était placée sur une élévation de terrain, la chaussée étant en cet endroit en déblai; l'ennemi, voyant quelques chevaux sortir de l'encaissement et se porter en avant, put croire à un mouvement de notre cavalerie.

Cependant le tir de l'ennemi ayant recommencé, Rigano riposta par celui de sa batterie jusqu'à ce que le colonel de Liem, arrivant de nouveau, lui intima avec colère l'ordre de cesser le feu. L'ennemi suspendit le sien peu après, et la 10<sup>e</sup> batterie ne tira plus qu'après son installation sur les remparts de Louvain.

Pendant cette espèce de trêve, les pièces de la 10<sup>e</sup> étant encore en batterie, et le capitaine se trouvant arrêté au bord de la chaussée, causant avec un colonel d'infanterie dont le régiment était en colonne serrée dans un pli de terrain derrière la gauche de sa batterie, une voix lui cria : « *Bonjour, Rigano.* » Celui-ci se retourna et reconnut le major Ceva, de l'état-major du prince d'Orange,

qu'il avait connu assez intimement. Il lui répondit par un bonjour amical, mais le major Seva continua sa route vers l'armée hollandaise, accompagné de deux ou trois officiers.

## VI

A ce moment, la batterie Du Pont (9<sup>e</sup>) était à la hauteur de Pellenberg. Le major Du Pont, commandant l'artillerie de l'armée de l'Escaut, alla prendre position sur la hauteur avec la première demi-batterie et donna l'ordre au capitaine Du Pont d'aller faire la même chose plus loin vers Louvain avec la 2<sup>e</sup> demi-batterie.

A hauteur de Corbeek, le capitaine de Trooz vint dire, de la part du roi, au capitaine Du Pont, que d'une hauteur voisine on découvrait un corps de cavalerie ennemie. Ayant pris position sur cette hauteur et tiré les quatre coups de sa demi-batterie, le capitaine Du Pont vit disparaître cette troupe. Restant alors isolé et sans escorte, Du Pont dirigea sa demi-batterie vers Louvain, en suivant, à travers les montagnes, un chemin vicinal qui débouchait presque en face de la porte de Tirlemont ; il suivit le mouvement de sa première demi-batterie qui alla prendre position sur les boulevards de Louvain, à la gauche de deux pièces de 18 placées près de la porte de Tirlemont. A peine le placement des sections était-il terminé, qu'une batterie à cheval et un corps de lanciers hollandais vinrent prendre position à la distance de huit à neuf cents pas en face de la 2<sup>e</sup> section de la 9<sup>e</sup> batterie. Le feu s'ouvrit bientôt, et les troupes hollandaises qui s'étaient aven-

turées ainsi vis-à-vis de nous, disparurent, abandonnant leur matériel et leurs blessés.

Le feu fut alors dirigé plus vers notre droite, où se trouvaient des cuirassiers et des batteries montées.

L'ordre étant donné de cesser le feu, quelques canoniers de la 9<sup>e</sup> se lancèrent dans la plaine pour reconnaître les effets de notre artillerie et vinrent dire au capitaine que trois affûts étaient brisés et à terre et que d'autre matériel était abandonné.

Le capitaine Du Pont fit équiper des avant-trains pour enlever les pièces hollandaises abattues par nous et donna le commandement de cette expédition à son adjudant de batterie de Hullu; mais celui-ci fut reçu à la porte de Tirlemont avec force injures et jurements par le général Tieken, qui le renvoya à sa batterie, disant qu'il y avait suspension d'armes; les Hollandais revinrent alors à leur position avec des moyens de transport pour enlever leurs blessés et leur matériel.

Le capitaine Gantois, du 4<sup>e</sup> de ligne, descendu avec des hommes de bonne volonté de son régiment des boulevards dans la plaine, marchait vers les pièces hollandaises abandonnées; ne voyant pas arriver les avant-trains de la 9<sup>e</sup> batterie et son mouvement n'étant pas soutenu, il rentra dans la ville, et cependant, pour enlever les canons il n'y avait qu'à laisser faire.

## VII

Ne pardons pas de vue que la défaite désastreuse de la brigade Niellon, surprise à 4 heures et demie du matin

par la division Van Geen, avait fait sur l'ensemble de nos troupes une pénible impression, atténuée toutefois par la ferme contenance de notre droite, où se trouvaient, indépendamment des brigades Clump et de l'Escaille, le 1<sup>er</sup> régiment de lanciers et les batteries Lauwereys, de Ryckholt et Rigano; des bruits alarmants étaient mis en circulation avec perfidie pour démoraliser nos soldats, auxquels on disait, depuis le matin, qu'il était inutile de combattre davantage, puisque l'armée de la Meuse avait été détruite quelques jours auparavant et que les Hollandais allaient faire subir le même sort à l'armée de l'Escaut. Ces bruits alarmants, ces fausses nouvelles circulaient jusque dans l'entourage du roi Léopold, en même temps qu'ils étaient répandus dans nos rangs. Le général Malherbe, chef d'état-major de l'armée de l'Escaut, fut envoyé par le Roi s'assurer de la réalité du bruit répandu, même au quartier-général royal, de la prise et de la destruction de tout le 1<sup>er</sup> régiment de lanciers. Lorsque le général Malherbe rencontra le colonel Pletinckx, à la tête de trois escadrons de son régiment, il ne put s'empêcher de l'embrasser, tant était vive sa joie de reconnaître la fausseté de tous ces mauvais bruits répandus dans le but de mettre l'armée de l'Escaut dans un état de complète dissolution.

Les renseignements exacts et la prompte transmission des ordres ne s'obtenaient, même par le Roi, qu'avec la plus grande peine, à cause de la mauvaise composition de notre corps d'état-major dans les grades subalternes. — Sa Majesté était déplorablement mal secondée sous ce rapport, à ce point que le capitaine Nique, après avoir reçu un ordre verbal de Sa Majesté, ne bougeant pas pour aller l'exécuter, le Roi lui demanda la cause de ce retard; Nique répondit qu'il était officier d'état-major, mais pour



les écritures seulement! « *Et vous, monsieur, êtes-vous aussi pour les écritures?* » dit le Roi au capitaine Van Craen qui montait un bon cheval. — « *Non, sire, je vais où l'on m'envoie!* »

Si les chefs de notre armée ne réussissaient pas à se procurer des renseignements précis sur l'emplacement, les mouvements et les forces de l'ennemi, celui-ci était informé tout de suite et avec la plus grande clarté de la direction vers laquelle se portaient les troupes belges et des changements qui s'y opéraient, même fortuitement. — Nous en eûmes la preuve dans un fait qui eut un grand retentissement dans l'armée de l'Escaut et qui y fit naître la défiance, défiance qui s'accrut encore parce qu'aucune suite ne fut donnée à l'acte de trahison que ce fait constituait.

Dans la matinée du 9 août 1831, pendant que nous étions en marche d'Aerschot sur Montaigu, un courrier apporta au roi Léopold la nouvelle de la retraite désastreuse de l'armée de la Meuse sur Liège. L'armée de l'Escaut rétrograda immédiatement sur Louvain. A ce moment, le major Juillet, du 2<sup>e</sup> chasseurs à pied, envoyé, avec une patrouille de cavalerie, en reconnaissance vers Montaigu, arrêta un homme porteur d'une lettre sans adresse destinée, disait-il, au bourgmestre de Montaigu. Le paysan déclara l'avoir reçue d'un colonel d'état-major belge, au moment où nos troupes quittaient Aerschot.

Voici le contenu de ce billet intercepté :

« Nous ne coucherons pas ce soir à Montaigu ; nous  
» retournons à Louvain à l'instant avec Tieken et nos deux  
» mille gardes civiques.

» Le 9, à 11 heures du matin. »

*Nous retournons à l'instant à Louvain avec Tieken et nos*

*deux mille gardes civiques!!!* Certes l'ennemi ne pouvait être plus exactement renseigné.

Le porteur de la lettre était d'Aerschot; le bourgmestre de cette ville assurait qu'il le connaissait et qu'il en répondait, que cet homme avait été requis, le matin même, pour porter un grand portefeuille et suivre le quartier-général belge.

L'arrivée sur la montagne de Fer, derrière la ville, du corps de Saxe-Weimar vint augmenter l'inquiétude des habitants, et les partisans du prince d'Orange cachés parmi nous redoublèrent d'efforts, mais en vain, pour propager cette inquiétude dans les rangs de nos troupes.

L'infanterie de ligne tenait ferme à son poste, à de rares exceptions près. Il fallait maintenir le bon esprit qui l'animait; il fallait frapper un coup vigoureux pour éclaircir la situation qui s'était fort assombrie à cause de notre retraite non interrompue depuis le matin. Ce coup fut porté à la division Meyer, à la brigade de cuirassiers et à l'artillerie qui en furent cruellement atteintes, lorsque l'artillerie belge ouvrit son feu à midi et quelques minutes.

C'est de la batterie de 18 en bronze, appartenant à l'aubette gauche de l'octroi de la porte de Tirlemont, que partit le premier coup (1). Ce signal, suivi par les autres batteries de position, fit ouvrir le feu à toutes les batteries belges ayant vue sur l'ennemi, et le fit ouvrir également

(1) Un prêtre en costume, le tricorne sur la tête, vint prendre place parmi les canonniers servants, trop peu nombreux, de cette batterie. Il prit part avec beaucoup de bravoure, d'ardeur et d'intelligence, au service de la pièce de 18, placée à la gauche de la batterie. C'était, disait-on, un vicaire de Vilvorde qui avait servi comme milicien dans l'artillerie. Il fut décoré, plus tard, de l'ordre de Léopold, décoration bien méritée par son intrépidité sous le feu de l'ennemi et son dévouement patriotique; l'explosion du caisson de la pièce de droite, atteint par un projectile de l'ennemi, tua plusieurs canonniers, sans que le vicaire abandonnât son poste à l'autre pièce, qui continua à faire de grands ravages dans les rangs hollandais.

à celui-ci, car à nos premiers coups de canon répondirent vivement les coups partant de ses batteries.

Dans les deux armées, l'effet de cette canonnade fut prompt et sensible : la marche offensive de l'ennemi s'arrêta et son général en chef, frappé du terrible spectacle qu'il avait sous les yeux, envoya aussitôt le comte de Limburg-Stirum réclamer l'exécution de la suspension d'armes que, de son côté, il n'avait nullement observée jusqu'alors.

Les larges et profondes trouées de nos boulets dans les masses épaisses de la brigade de cuirassiers du général Post et de la division Meyer avaient forcé nos adversaires à se retirer en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde, et ce grave échec ayant produit une impression bien plus efficace que les représentations réitérées de nos parlementaires, le prince d'Orange se résigna à observer la suspension d'armes et à en donner avis au duc de Saxe-Weimar qui, initié à tous ses projets, n'avait pu s'empêcher de prendre vivement à partie lord Russell, au moment où celui-ci vint lui annoncer que, par suite de la cessation des hostilités, la route de Malines devait rester ouverte.

Notre feu cessa lorsque les Hollandais eurent disparu de la plaine dans laquelle ils étaient venus étaler leur armée avec tant d'ostentation. Nos canonniers victorieux poussaient les cris de : *Vive le Roi! Vivent les Belges!* et les habitants de Louvain, accourus après la scène de carnage qui venait de se dérouler sous leurs yeux, ne s'étaient pas mépris sur l'intention du prince d'Orange de profiter de l'arrivée du corps de Saxe-Weimar pour frapper sur leur ville un coup décisif et y anéantir la petite armée de l'Escaut.

A peine le canon s'était-il tu que nous vîmes arriver, entre la porte de Tirlemont et celle du Parc, un grand nombre de bourgeois, qui félicitèrent les canonniers des batteries Rigano et Eenens et leur donnèrent des bouteilles de bière forte et des vivres. Ils mettaient beaucoup d'empressement à remercier ces braves artilleurs, leur disant qu'ils avaient vu du haut de leurs maisons l'effet écrasant de nos boulets dans les colonnes hollandaises, que c'était grâce à notre artillerie que la ville évitait un bien triste sort, parce que, si les Hollandais étaient entrés de vive force dans Louvain, leur haine contre les habitants les eût portés aux plus grands excès, sans que leurs chefs eussent pu les arrêter.

Nos artilleurs étaient très-flattés de ces compliments et très-heureux de recevoir des vivres, eux qui depuis 36 heures n'avaient eu pour soutenir leurs forces qu'un peu de pain de munition, leur courage et leur noble dévouement au pays : sentiment implanté avec tant de force au cœur de nos compatriotes, à celui surtout des classes inférieures de cette époque. L'esprit vraiment militaire qui animait les canonniers de siège comme ceux des batteries de campagne se prouve par la citation suivante de l'ouvrage d'un habitant de Louvain : « *A six heures du soir, je rencontraï, dans la rue de Diest, en face de la porte d'entrée du théâtre Frascati, quelques artilleurs de la batterie que nous défendions le matin. Les chevaux de trait manquant, ils traînaient à bras leurs canons de position, ne voulant pas les abandonner (1).* »

L'artillerie de siège fut embarquée au canal et conduite par bateaux à Malines, de sorte qu'à l'entrée des Hollandais, le 13 à midi, l'évacuation du matériel de toutes nos batteries était complètement terminée.

(1) VANDERTAELEN. *Campagne de dix jours*, p. 98.

# VIII

Le 9<sup>me</sup> bulletin du prince d'Orange parle de trahison. Elle venait de son côté ; il n'avait pas le droit, après la suspension d'armes convenue, de faire avancer ses troupes, dans la portée de l'artillerie belge qui garnissait l'enceinte de Louvain. Le roi et sir Adair, qui croyaient à l'exécution sincère de la suspension d'armes du côté de l'armée hollandaise, avaient, depuis les premiers pourparlers, recouru aux plus grands efforts pour faire cesser le feu de notre artillerie. Mais si nos canonniers recommençaient à tirer, c'est que leurs commandants n'avaient aucune confiance dans la bonne foi des Hollandais, qui avaient feint d'observer par intervalle la suspension d'armes sur la route de Tirlemont, sans en tenir aucun compte ni sur la route de Winghe-St-Georges à Louvain, ni sur les hauteurs qui séparent les deux routes.

En effet, van Geen s'était toujours avancé en débordant de plus en plus notre gauche (1), tandis que nous étions

(1) « Le colonel Cleerens avait été chargé par le lieutenant-général van Geen de porter au général major de Favauge l'ordre de continuer toujours sa marche en avant. A ce moment le 1<sup>er</sup> lieutenant Zeeholt apporta de la part de S. A. R. le prince d'Orange au lieutenant-général van Geen l'ordre de faire cesser le feu par suite d'une convention conclue avec l'ennemi.

» Le général major de Favauge reçut du commandant en chef le même ordre par l'intermédiaire du colonel van Stirum. Comme le feu de l'artillerie de la brigade de Favauge recommença peu après, le colonel Cleerens fut envoyé une seconde fois pour réitérer cet ordre au général commandant cette brigade, à la tête de laquelle il trouva alors S. E. le lieutenant-général Constant de Rebecque, qui chargea le colonel Cleerens d'informer le lieutenant-général van Geen que, de notre côté, on devait continuer le feu aussi longtemps que l'ennemi n'aurait pas cessé le sien. S. Exc. lui dit en outre de prier en son nom le lieutenant-général van Geen d'avancer avec le reste de ses troupes pour se lier à la 3<sup>e</sup> division (1).

» La brigade occupa une partie de la hauteur qui touche à la plaine devant Louvain entre les routes de Diest et de Tirlemont, après que le feu à mitraille eut repoussé les tirailleurs belges. La 1<sup>re</sup> brigade (Schuurmans) se trouvait encore plus en arrière vers la droite vis-à-vis de la porte de Diest ; la 3<sup>e</sup> division de l'armée se tenait dans le fond à côté de la route de Tirlemont, tandis que la 2<sup>e</sup> division (duc de Saxe Weimar) s'étendait au delà de la chaussée de Louvain à Bruxelles.

» Deux officiers de l'état major général apportèrent alors au lieutenant-général van Geen, de la part du lieutenant-général Constant de Rebecque, l'ordre de marcher avec sa 1<sup>re</sup> brigade vers la route de Louvain à Bruxelles. » (11)

(1) Oltvina. Merkwaaardigheden uit den tiendaagschen veldtocht — Notice préliminaire. — Pages 30 et 31.

(11) Ibid. Pages 30 et 31.

tournés et pris à dos par Saxe-Weimar sur notre droite. Les commandants des batteries belges avaient parfaitement compris que le feu de nos canons était le seul moyen d'arrêter l'ennemi ; car, lorsque, cédant à des injonctions impératives, ils faisaient taire leurs pièces et les reportaient plus en arrière, le prince d'Orange se hâtait de placer des troupes de la division Meyer dans les positions délaissées par nous ; et, en envoyant à la division van Geen l'ordre d'accélérer son mouvement sur Louvain, il lui avait commandé de diriger sa 1<sup>re</sup> brigade (Schuurman) de manière à la relier à la gauche du duc de Saxe-Weimar. Si l'armée du général Tieken, repoussée et débordée par des forces triples des siennes, parvint à se dégager sans être contrainte à déposer les armes, elle en est redevable à la vigueur pleine d'à-propos déployée par ses commandants de batterie dans les moments décisifs.

L'intervention de sir Adair au nom de la Conférence de Londres avait bien mis d'abord quelque hésitation dans l'esprit du prince d'Orange, mais les succès de Van Geen et de Saxe-Weimar l'engagèrent à persévérer dans son plan ; il se persuadait d'ailleurs que les Français ne seraient pas arrivés assez à temps pour paralyser une action finale qui ne demandait plus qu'à s'achever le 12 août, vite et sans entraves dans le mouvement progressif de ses troupes contre les Belges. Et c'est dans de pareilles circonstances, si éminemment dangereuses pour notre armée, que les capitaines d'artillerie belges, qui seuls ralentissaient le mouvement en avant de l'ennemi, ne recevaient d'autre ordre que celui de cesser le feu et de battre en retraite !

« *La vive canonnade partie de la ville sur les troupes*

» *hollandaises me semble être une trahison* », disait le prince d'Orange, dans son 9<sup>e</sup> bulletin. Cette appréciation est bien étrange. Fallait-il, sous prétexte de suspension d'armes, laisser prendre nos pièces par les Hollandais qui s'étaient avancés jusqu'au village de Perck et jusqu'à l'auberge de Tivoli, à la bouche de nos canons, et qui de là attaquaient, à coups de fusil, les sapeurs-mineurs belges placés dans la coupure sur la chaussée, en avant de la porte de Tirlemont, pour garder deux canons qui armaient cette coupure? Le but que poursuivait le général ennemi en poussant toujours en avant son armée jusqu'à la mettre en contact avec les ouvrages défensifs de Louvain a-t-il besoin d'une plus ample démonstration, et que serait-il advenu de l'armée belge, si l'attaque des Hollandais n'avait pas été vigoureusement réprimée, du côté de l'est, par notre canon pendant que celui du duc de Saxe-Weimar tirait sur la ville du côté de l'ouest?

Le prince d'Orange voulait, en persistant dans son idée de cerner complètement dans Louvain, malgré la suspension d'armes, l'armée de l'Escaut, lier ses deux ailes au corps du duc de Saxe-Weimar.

Après avoir donné l'ordre au lieutenant-général Van Geen, qui commandait sa droite, d'envoyer, à cette fin, sa première brigade passer la Dyle et s'établir sur la route de Malines, le Prince prescrivit au général Meyer de porter sa gauche jusque dans l'abbaye de Perck et d'explorer le village y attenant (1).

En exécution de cet ordre apporté par le lieutenant-colonel Ecksteen, chef de l'état-major de la 3<sup>e</sup> division, au moment où leur capitaine venait d'ordonner aux chasseurs volontaires de Leyde l'installation de repos, ils al-

(1) Voir note, page 25.

lèrent conjointement avec les chasseurs de la Nord-Hollande commandés par le capitaine Rookmakér et ceux de Groningue, s'emparer de l'abbaye de Perck, distante environ d'un quart de lieue de la chaussée; ils prirent ensuite les mesures nécessaires pour l'occupation de l'abbaye. A la sortie du village de Perck, les tirailleurs hollandais d'avant-garde commençaient le feu sur les avant-postes belges devant la ville, lorsque tout à coup se fit entendre notre effroyable canonnade (1).

Ces chasseurs volontaires, étudiants de Leyde, de la Nord-Hollande et de Groningue, s'enfuirent à toutes jambes de l'abbaye de Perck, se précipitant dans un chemin creux pour aller chercher un abri en dehors de la portée de notre canon. D'après eux, *«une prudente retraite devient quelquefois un acte de courage* (2).

L'auteur hollandais dit que, malgré la pluie de boulets et la mort qui s'offrait sous mille formes, les chasseurs n'essuyèrent aucune perte, parce que l'artillerie belge tirait trop haut (3).

L'artillerie belge tirait trop haut. — Oui, trop haut par rapport à eux, mais pas trop haut pour les masses postées derrière eux, car celles-ci furent atteintes si rudement, malgré la courte durée de notre canonnade, qui cessa à cause du départ précipité de l'ennemi, que, d'après un document authentique hollandais remis à la supérieure des sœurs hospitalières de Tirlemont par le médecin en chef de l'ambulance du grand quartier-général hollandais, 400 de leurs blessés entrèrent, après la bataille de Louvain, à l'hôpital de Tirlemont, dans lequel toutes les salles, la chapelle, les corridors, les dé-

(1) Veldtocht der heeren studenten van Leyde, p. 50.

(2) Ibid., p. 51.

(3) Ibid., p. 51.



pendances regorgeaient de blessés hollandais, et ceux qui ne purent entrer à l'hôpital allèrent remplir tous les édifices publics.

Les canonniers belges réglaient le pointage de leurs grosses pièces pour atteindre les masses qui se trouvaient en seconde ligne et non pas sur les chasseurs dispersés en tirailleurs.

Le mot prononcé à Boutersem par le Prince d'Orange : *« Les artilleurs belges sont trop maladroits pour m'atteindre »*, recevait en ce moment un nouveau et éclatant démenti.

L'idée que l'artillerie belge était mauvaise, qu'elle ne savait pas bien tirer était répandue dans toute l'armée hollandaise; la conviction en était tellement implantée dans les esprits que lorsque l'avant-garde hollandaise, après avoir traversé Hasselt, se montra à l'arrière-garde belge, à Cortessem, le 8 août, la batterie du capitaine Gantois (5<sup>me</sup>), ~~ouvrant~~ avec succès son feu, démonta une pièce de l'ennemi dont le boulet venait de porter dans nos cuirassiers; un officier, hollandais s'écria : « Quel » malheur! nous tirons sur nos propres cuirassiers. Ce » doit être la division commandée par le duc de Saxe » Weimar, car les Belges ne sauraient tirer avec tant de » justesse. »

Les canonniers de l'ex-5<sup>e</sup> bataillon en garnison à Namur, qui servaient les pièces de position et la batterie de la brigade Van Coekelberghe étaient vêtus de capotes gris clair, d'ancien modèle; les officiers hollandais qui les avait vus de loin, demandèrent le lendemain à des habitants de Louvain si c'étaient des artilleurs français qui servaient les pièces près de la porte de Tirlemont.

## IX

Pendant que cette grêle de boulets se croisaient sillonnant l'air, un projectile de l'ennemi vint donner en plein dans un bataillon de gardes civiques, couchés au delà du rempart, derrière les batteries Eenens et Rigano, et tua quelques hommes dans leurs rangs. Ce bataillon fit alors une décharge générale dont une balle perça la capote du trompette Gerdorn, de la batterie du capitaine Eenens, puis jeta ses fusils et prit la fuite.

Dix à douze hommes des leurs tinrent ferme, apostrophant très-durement les fuyards qu'ils traitaient d'infâmes lâches, ayant peur des boulets hollandais. Ils allèrent se présenter au capitaine Rigano, lui répétant les énergiques qualifications qu'ils venaient de décocher à leurs camarades en fuite, disant qu'eux n'avaient pas peur, que leur plus ardent désir c'était de le lui prouver ainsi qu'à ses braves canonniers et que, s'il pouvait les employer à sa batterie, ils seraient fiers de braver la mort comme eux.

La 10<sup>e</sup> batterie servait des pièces de 12, très-lourdes à remettre en batterie, après chaque coup tiré sur le terrain dur du boulevard. Le capitaine Rigano accepta l'offre de ces hommes courageux et les plaça à portée des roues des pièces, afin d'aider ses canonniers, accablés de fatigue, à repousser en place leurs canons.

Cet acte de faiblesse n'était malheureusement pas le seul que nous eûmes à déplorer chez la troupe sans consistance qui nous avait été adjointe. Dès la veille au soir, après la prise de Boutersem, d'où nous venions d'expulser les Hollandais, une panique surgit tout à coup

dans les rangs de la garde civique, bien que l'avantage de l'action eût été entièrement à nous. — Notre succès nous avait coûté, il est vrai, des pertes assez sensibles, surtout au 12<sup>e</sup> de ligne, parce que, du côté des Belges, l'emploi du canon avait été interdit.

Pour conserver, pendant la nuit, la position conquise, on y envoya du renfort. Les gardes civiques de Mons reçurent, pendant que l'artillerie hollandaise continuait à y lancer quelques boulets, l'ordre d'aller l'occuper. Au moment où ces gardes civiques arrivèrent à l'entrée du village, un ou deux fourgons d'ambulance envoyés pour enlever les blessés, en sortaient au galop. L'obscurité commençait à tomber. Le feu du canon, peut-être quelque atteinte des projectiles pendant qu'ils marchaient dans la direction d'où l'on tirait ceux-ci, le bruit produit par la course rapide des fourgons sur le pavé, toutes ces impressions nouvelles jetèrent la frayeur dans les rangs des gardes civiques montois. Ils s'arrêtèrent indécis, écoutant les encouragements de leur commandant, M. Lateur, brave et solide officier de l'empire qui avait fait les guerres d'Espagne.

Le colonel Pletinckx se trouvait à portée avec son régiment (1<sup>er</sup> lanciers). Il voulut prévenir le mauvais exemple que produirait ce bataillon s'il lâchait pied au moment même d'un succès obtenu par nous. Le colonel s'avança au trot avec un de ses escadrons pour soutenir le courage défaillant, mais il était trop tard. Lorsque la tête de l'escadron arriva près d'eux, les gardes civiques étaient en pleine déroute. Ils ne voulurent rien écouter. — Les uns, tout en émoi, criaient au colonel Pletinckx qu'on les avait mitraillés, d'autres criaient que c'était une trahison de les avoir envoyés

seuls, dans un village où étaient les Hollandais. Les calmer, leur faire entendre raison, c'était chose impossible. Beaucoup d'entre eux reçurent de nos cavaliers de vigoureux coups de hampe de lance et de plat de sabre; mais rien ne put les arrêter.

C'était le triste prélude de la débandade du lendemain; pensaient-ils donc que l'ennemi allait se disperser devant eux, sans même se servir de ses armes, de ses canons?

## X

Nos troupes, après avoir vu disparaître l'ennemi qui avait envahi la plaine, s'attendaient à recevoir l'ordre de sortir de Louvain à la poursuite des Hollandais, lorsqu'elles éprouvèrent la cruelle déception de se voir diriger sur la porte de Malines, pour aller prendre position au pont de Campenhout.

Notre cavalerie (7 escadrons), sortie par la porte de Bruxelles, trouva la montagne de Fer occupée par le corps de Saxe-Weimar qui comprenait la 2<sup>e</sup> division de l'armée hollandaise, la brigade de cavalerie légère et 20 pièces d'artillerie battant la route.

Le sous-lieutenant Pilaet, du 1<sup>er</sup> chasseurs à cheval, chargé de commander l'avant-garde, avait pris les devants, se faisant précéder d'un brigadier et de 4 chasseurs pour éclairer sa marche.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied de la montagne de Fer, l'artillerie hollandaise, qui n'avait pas été aperçue jusqu'alors, se montra subitement et se mit en batterie. La tête de l'avant-garde était si près de l'ennemi que le brigadier, nommé Heyman, fit feu sur lui de son mousqueton et se retira avec ses hommes en se plaçant à l'ex-

térieur des arbres qui bordaient la route. Ce mouvement leur réussit à merveille ; aucun d'eux ne fut atteint par la mitraille lancée par les batteries hollandaises, sur nos escadrons qui marchaient en colonne par quatre, sur l'acôtément droit de la chaussée.

Ni un homme ni un cheval du régiment de chasseurs ne furent blessés, mais la mitraille abattit plusieurs gardes civiques et volontaires qui, marchant à la débâdée, occupaient le restant de la route.

Afin de ne pas rester trop directement en prise au feu de l'ennemi qui s'ouvrit partout, mais à une grande distance, les deux régiments belges entrèrent dans un chemin creux à leur droite. Le 1<sup>er</sup> lanciers, suivi des escadrons du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs, semblait menacer d'une charge la gauche de Saxe-Weimar, mais il s'engagea de nouveau dans un autre chemin creux, tellement étroit, qu'il fallait y défilér le plus souvent un par un ; ce chemin débouchait directement sur la chaussée de Malines (1).

Pendant que notre cavalerie cheminait dans ce chemin latéral, l'ennemi remplaça son tir à mitraille par un tir à boulets qui tua quelques hommes et quelques chevaux du 1<sup>er</sup> régiment de lanciers, mais, le chemin s'encaissant de plus en plus, les nôtres furent bientôt à l'abri et débouchèrent sur la chaussée de Malines

La brigade, formée en colonne par peloton sur la route, partit au pas, pour le pont de Campenhout, conduite par le général de Marneffe. Le roi, qui marchait avec elle, s'apercevant que les Hollandais descendaient en force de la montagne de Fer, vers la chaussée de Malines, qui seule nous restait ouverte, ordonna au sous-

(1) De Kompagnie vrijwillige jagers des Utrechtsche Hoogschool. L. E. Bosch, 1831, p. 45.

lieutenant Caijetan, officier d'ordonnance du général marquis de Chasteler, de retourner vers Louvain, dire au général de Tieken d'accélérer son mouvement sur Campenhout.

Les Hollandais, arrivés à la chaussée de Malines immédiatement après le passage de notre cavalerie, séparaient de celle-ci notre infanterie et notre artillerie, à la tête desquelles se trouvait le général de Tieken, qui formait ses troupes en colonne à droite et à gauche de la route, à la sortie du long défilé des rues de Louvain terminé par la porte dite de Malines.

Caijetan suivait au grand trot l'accôtement de la route lorsqu'une troupe de fantassins de l'ennemi, qui s'étaient mis en embuscade entre des maisons, se précipitèrent brusquement en travers du pavé et firent feu sur lui. — Caijetan eut le bonheur de n'être pas atteint, mais son cheval effrayé par le feu sortant des fusils, devant lui, fit demi-tour et s'emporta. Notre officier galopait penché en avant, afin de ne pas être atteint des coups de fusil que les Hollandais continuaient de tirer sur lui, lorsqu'une balle lui brisa l'épaule. Ne pouvant plus maîtriser son cheval, mais toujours ferme en selle, il arriva en carrière jusqu'à nos avant-postes au pont de Campenhout, où il tomba en syncope dans les bras des lanciers qui avaient arrêté son cheval. La balle fut extraite par la poitrine, la blessure était des plus graves.

Le lieutenant-colonel Edeline, ami intime du prince d'Orange, l'un des meneurs les plus actifs du mouvement contre-révolutionnaire en faveur de ce prince, mouvement dans lequel il avait voulu entraîner, à Malines, le 1<sup>er</sup> régiment de lanciers, en mars 1831, lors de la conspiration militaire d'Anvers, le lieutenant-colonel Edeline vint

marcher, entre Louvain et Campenhout, près du général de Marneffe, à la tête de la cavalerie. Il n'était pas dans la même tenue que les autres officiers du 1<sup>er</sup> régiment de lanciers et montait en selle anglaise, tandis que tous les autres avaient le paquetage complet. D'où venait-il ? qu'avait-il fait jusqu'alors ? C'est ce que les officiers se demandaient entre eux, et nul n'avait de réponse. Cette apparition au moment même où les opérations militaires se terminaient par l'armistice semblait bien étrange. Beaucoup d'officiers de notre cavalerie croyaient qu'il venait de l'état-major du prince d'Orange où se trouvaient alors encore d'autres Belges, partisans dévoués de S. A. R., à ce point qu'ils n'hésitaient pas à l'aider à verser, en vue de sa restauration, le sang de leurs compatriotes.

Pendant que se passait ce qui précède, le capitaine Veldi, du 1<sup>er</sup> chasseurs à cheval, qui était allé à Tournai chercher des chevaux de remonte, se dirigeant de Bruxelles à Louvain, alla, avec son petit détachement, se heurter en quelque sorte contre l'ennemi près de la montagne de Fer. Il dut se jeter à gauche dans les terres et rejoignit la chaussée de Malines à quelque distance de Campenhout, après avoir été inquiété par l'ennemi qui envoya contre lui de l'infanterie en tirailleurs. Le capitaine Veldi dispersa, lui aussi, son détachement en tirailleurs, afin de donner moins de prise aux coups de l'ennemi, et se rallia à son régiment, au pont de Campenhout, n'ayant eu qu'un homme blessé d'une balle à la tête.

XI

Le général de Tieken, trouvant la route interceptée par les troupes de Saxe-Weimar, envoya vers le duc pour lui annoncer qu'il y avait une suspension d'armes, mais celui-ci reçut fort mal notre parlementaire et ne voulut pas consentir au départ des troupes belges.

Une demi-batterie, sous le lieutenant Soudain de Niederwerth, prit alors au galop la tête de la colonne et fit feu sur les dragons hollandais, qui se retirèrent promptement. — L'artillerie de Saxe-Weimar se porta en avant et ouvrit un feu très-vif contre les colonnes de Tieken. Le capitaine de Ryckholt vint placer sa batterie à côté des pièces de Soudain et, après quelques salves, un désordre épouvantable se manifesta dans la batterie hollandaise, qui fuyait en plein galop, pendant que retentissaient les huées de nos soldats; à la dernière décharge, un des canons du capitaine de Ryckholt éclata.

Le 2<sup>e</sup> chasseurs à pied fut lancé contre l'ennemi, occupant les hauteurs à notre gauche. Il était 3 heures lorsque les 3 bataillons de ce régiment se mirent en marche. Un escadron du 1<sup>er</sup> chasseurs à cheval les précédait, mais la fusillade ennemie les ramena sur eux. Le régiment monta le plateau à gauche de la route sans répondre au feu des Hollandais; en un instant il était maître de la position. L'ennemi, poursuivi à travers la plaine, se retira en approchant d'un bois occupé par les siens. Son artillerie, qui s'était placée en cet endroit, tira à mitraille sur nos chasseurs, lesquels ne pouvaient répondre qu'à coups de fusil. Les 3 bataillons furent déployés en tirailleurs, et l'on continua la poursuite, mais sans aucun soutien en arrière qui pût servir d'appui.



Le sergent Jacques, Bruxellois, (1) emporté par l'ardeur du combat, perça, avec quelques carabiniers de sa compagnie, la ligne des tirailleurs ennemis et tomba à l'improviste sur le duc de Saxe-Weimar et sur le piquet de dragons qui lui servait d'escorte.

Jacques portait au duc des coups de baïonnette que celui-ci parait, lorsque l'escorte tomba sur lui et l'abattit à coups de sabre ainsi que ses compagnons. Les dragons allaient achever notre intrépide sergent terrassé et couvert de nombreuses blessures, dont quatre ou cinq à la tête, mais le duc les retint, prit son adversaire sous sa protection et le fit transporter hors du champ de bataille, afin qu'on lui donnât des soins.

La cavalerie hollandaise arriva à ce moment en force sur le terrain et chargea notre ligne de tirailleurs ; le duc conduisit en personne la charge du 4<sup>e</sup> régiment de dragons (2).

Lorsque ces dragons arrivèrent près de la route de Malines, le passage des colonnes du général Tieken était effectué, mais non sans que le général Goblet cherchât à y mettre obstacle. Il se présenta au général Tieken, lui exposa l'inutilité de tenter une sortie qui pouvait lui coûter beaucoup de monde, alors que d'après la suspension d'armes, il pouvait sortir le lendemain matin avec armes et bagages. Tieken ne tint aucun compte de ses remontrances. « *C'est vous qui serez responsable*, lui dit Goblet. — « *Là où se trouve le Roi, je dois conduire mes troupes* », répartit Tieken, et traitant son interlocuteur d'orangiste, il ordonna de battre la charge et marcha résolument sous le feu des Hollandais.

L'arrière-garde et la batterie du capitaine Lauwreys

1) Actuellement pensionné comme major et décoré de l'Ordre de Léopold.

(2) L. E. Bosch, De Kompagnie jagers des Utrechtsche Hoogschool. p. 46.

qui suivaient à quelque distance, se trouvèrent face à face avec la cavalerie de Saxe-Weimar. Le capitaine Lauwreys mit ses pièces en batterie un peu au-delà de la borne n° 2. Sa batterie était restée plus tard en ville, à la porte de Bruxelles, parce qu'il n'y avait pas moyen de suivre la cavalerie dans le chemin creux trop étroit par lequel nos escadrons étaient passés.

La route étant encombrée de gardes civiques, de charrettes, de bagages et d'hommes isolés, il dut réclamer le concours d'un capitaine de la garde civique de Bruxelles (Guillaume Pauwels) pour l'aider à débayer la route et à faire passer tout ce monde derrière la maison de la barrière, parce que toute la largeur de la chaussée devait rester libre pour le service des pièces.

La canonnade avait été très-vive pendant une demi-heure, à la gauche du corps de Saxe-Weimar, mais le combat fut interrompu de nouveau (1). Le 6<sup>e</sup> régiment de hussards, dont un peloton barrait encore une fois la chaussée de Malines, était venu s'interposer entre la brigade du général Clump, à la tête de laquelle marchait le général Tieken et l'arrière-garde près de laquelle se trouvait la batterie du capitaine Lauwreys. Le général Goblet, revenant du côté de Campenhout, fit cesser le feu, alla aux Hollandais et leur cavalerie se retira.

Un adjudant du prince d'Orange accompagné d'un officier d'ordonnance envoyé le matin, par le duc, et de quelques officiers belges, apportait de nouveau l'ordre de faire cesser toute hostilité et donna au duc communication des articles de la convention intervenue. Les batteries Rigano et Eenens, sorties de Louvain les dernières, trouvèrent la route libre, quoique la cavalerie hollandaise se tint encore à une distance très-rapprochée.

(1) L. E. Bosch. De Kompagnie jagers des Utrechtsche Hoogschool. p. 46.

## XII

La bataille de Louvain, commencée à 4 heures et demie du matin par l'attaque des Hollandais sur notre gauche à Lubbeek et la déroute de Niellon, ne se termina qu'à 4 heures après-midi par la retraite des troupes de Saxe-Weimar, repoussées de la route de Malines.

L'armée de Tieken de Terhove, que cernaient d'un côté le corps de Saxe-Weimar avec la cavalerie légère du général Boreel, de l'autre, les divisions Van Geen et Meyer avec la brigade de cuirassiers du général Post et la réserve d'artillerie, sous le colonel List, l'armée de Tieken s'était frayé un passage au travers d'une masse d'au moins 30,000 combattants, pour aller prendre position au pont de Campenhout, où le Roi l'avait précédée avec la cavalerie.

Les événements eussent pris une tout autre tournure si l'armée belge n'avait pas évacué Louvain, ni cessé le feu; circonstance fâcheuse, qui permit à l'état-major et aux chefs hollandais d'arrêter les fuyards de la division Meyer, dont une partie dépassa Tirlemont, dans sa fuite, disant que l'armée hollandaise était battue, que les Belges étaient vainqueurs.

Dans l'état de désordre où se trouvait cette division, elle ne se fût pas ralliée à la voix des officiers de l'état-major, qui, galopant à travers champs le long de la route, parvinrent à dépasser leurs soldats en déroute et à les arrêter, disant qu'ils entendaient bien que le canon des Belges ne tirait plus... que Louvain allait leur être remis... qu'ils allaient y entrer et que le lendemain ils seraient à Bruxelles.

Ces soldats effarés n'eussent point interrompu leur fuite, si nos batteries les avaient poursuivis avec notre

cavalerie et si, soutenues par toute notre armée, elles avaient continué à les cribler de boulets et de mitraille.

Mais notre cavalerie venait d'être dirigée sur la route de Bruxelles, et lorsque la canonnade eut complètement cessé, les Hollandais s'étant mis hors de portée, leurs fuyards purent être maintenus et l'annonce prématurée du départ des Belges, jointe à la promesse d'entrer dans Louvain, produisit son effet.

Voilà le narré fidèle du combat du 12 août, et nous fûmes bien étonnés, plus tard, de la jactance que mirent les Hollandais à célébrer leur grande victoire de Louvain.

Quels trophées nos vainqueurs ont-ils recueillis sur l'armée de l'Escaut? Nous ont-ils pris un seul drapeau? — Non! — Ont-ils pris un canon, soit des batteries de campagne, soit de la grosse artillerie en batterie sur les remparts de Louvain? — Non! — Cependant, au 12 août 1831, ils étaient trois Hollandais contre un Belge, et le temps ne leur manqua point pour nous vaincre, car le premier coup de canon fut tiré dès quatre heures et demie du matin et le dernier le fut vers quatre heures après-midi, dans le court trajet de deux lieues à peine, séparant Lubbeek et Boutersem de Louvain.

Les trophées de la victoire font défaut, et les vainqueurs doivent avouer que, malgré leur accablante supériorité, la force de leur organisation et l'excellente direction de leurs mouvements, ils mirent beaucoup de temps à parcourir à notre suite ce court espace de deux lieues.



